

RAGNAR
JÓNASSON

DIX ÂMES,
PAS PLUS



« Le meilleur auteur de romans
policiers de notre époque ? »

The Times



Dix âmes,
pas plus



DU MÊME AUTEUR

Trilogie « La Dame de Reykjavík »
(avec Hulda Hermannsdóttir)

La Dame de Reykjavík
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

L'Île au secret
Éditions de La Martinière, 2020
Points, 2021

La Dernière Tempête
Éditions de La Martinière, 2021
Points, 2022

Série des « Enquêtes de Siglufjörður »
(avec Ari Thór Arason)

Dans l'ordre original de parution en Islande :

Snjór
Éditions de La Martinière, 2016
Points, 2017

Nátt
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

Sótt
Éditions de La Martinière, 2018
Points, 2019

Vík
Éditions de La Martinière, 2019
Points, 2020

Mörk
Éditions de La Martinière, 2017
Points, 2018

Sigló
Éditions de La Martinière, 2020
Points, 2021

RAGNAR

JÓNASSON

**Dix âmes,
pas plus**

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün

**Éditions
de La Martinière**

Titre original : *Þorpið*
© Ragnar Jónasson, 2019
Publié avec l'aimable autorisation
de la Copenhagen Literary Agency A/S, Copenhague
Ce livre a été publié grâce au soutien financier
du Icelandic Literature Center.

ISBN : 978-1-0401-1084-2

© Pour la traduction française, Éditions de La Martinière, 2022
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



À papa

*Douce nuit petite Thrá,
Que tes rêves soient beaux.
Par-delà la mer si bleue
T'éclairent mille flambeaux.*

Thorsteinn Th. Thorsteinsson (1879-1955)

Avant-propos

Cette histoire se déroule au milieu des années quatre-vingt dans le village de Skálar, situé à l'extrême nord-est de l'Islande. En vérité, il est abandonné depuis les années soixante, mais j'ai emprunté le décor de ce roman à la réalité. Si les maisons et les personnages décrits ici sont le fruit de mon imagination et ne font aucunement référence aux véritables habitants de Skálar, j'ai néanmoins voulu m'assurer que les faits historiques locaux évoqués soient le plus juste possible, notamment grâce à l'ouvrage *L'Histoire des habitants de Langanes* de Fridrik G. Olgeirsson. Je me réfère aussi à divers contes folkloriques collectés par Sigfús Sigfússon dans ses *Contes et récits islandais*. Au cas où des erreurs se seraient glissées dans ce roman, j'en assume évidemment l'entière responsabilité.

Je tiens à remercier Haukur Eggertsson pour m'avoir guidé à travers la péninsule de Langanes et Skálar durant l'écriture de ce livre. Pour la relecture du manuscrit, je remercie également mon père, Jónas Ragnarsson, la procureure Hulda María Stefánsdóttir ainsi que Helgi Már Árnason, dont la famille est originaire de ce village. Enfin, un grand merci à Helgi

Ellert Jóhannsson, médecin à Londres, pour ses conseils avisés.

Dans la première partie du livre, je cite le poème *Heims um ból*¹ de Sveinbjörn Egilsson, et dans la deuxième partie, *Svefnljóð*² de David Stefánsson.

On trouvera également dans le texte une berceuse écrite par Thorsteinn Th. Thorsteinsson et publiée dans la revue *Heimskringla* de Winnipeg en 1910. Thorsteinn est né dans la vallée de Svarfadardalur en 1879 et mort au Canada en 1955.

Ragnar Jónasson

1. « De par le monde », poème mis en musique sur la mélodie de « Douce nuit, sainte nuit ». (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. « Berceuse ».

Una se réveilla en sursaut.

Elle ouvrit les yeux. Plongée dans l'obscurité, elle ne voyait rien. Incapable de se rappeler où elle se trouvait, elle avait la sensation d'être perdue, allongée sur un lit inconnu. Son corps se raidit dans un soudain accès de panique. Elle frissonna, puis comprit qu'elle avait jeté sa couette par terre dans son sommeil. Il faisait un froid glacial dans la chambre. Elle se redressa doucement. Prise d'un léger vertige, elle se ressaisit rapidement et se souvint tout à coup d'où elle était.

Le village de Skálar, sur la péninsule de Langanes. Seule, abandonnée dans son petit appartement sous les combles.

Et elle savait ce qui l'avait réveillée. Enfin, elle croyait savoir... Avec ses sens encore engourdis, difficile de distinguer le rêve de la réalité. Elle avait entendu du bruit, un étrange son. Tandis que sa conscience s'éclaircissait, la peau de ses bras se couvrit de chair de poule.

Une fillette, oui, c'était ça, à présent cela lui revenait très nettement : une petite fille qui chantait une berceuse.

N'y tenant plus, elle s'extirpa du lit, tâtonna dans les ténèbres à la recherche de l'interrupteur du plafonnier.

Complètement aveugle, elle pesta de ne pas avoir de lampe de chevet. Pourtant, elle hésitait encore à allumer ; l'obscurité avait quelque chose de sécurisant.

La voix de la petite fille résonna de nouveau dans sa tête, fredonnant cette berceuse qui ne lui laissait qu'un souvenir flou. Il devait s'agir d'un rêve, bien sûr, mais cela lui avait semblé si réel.

Un grand fracas déchira le silence. Retenant un cri, elle perdit l'équilibre. Bon sang, que se passait-il ? Envahie d'une vive douleur, elle comprit qu'elle avait marché sur le verre de vin rouge abandonné par terre la veille au soir. Elle passa la main sous son pied ; un tesson s'était fiché dans sa peau, et un filet de sang chaud s'échappait de la plaie. Elle tira prudemment sur le bout de verre en serrant les dents.

Avec la plus grande difficulté, elle se releva, tendit la main vers l'interrupteur et alluma. Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, comme si elle s'attendait à voir quelqu'un, tout en s'efforçant de se convaincre que tout cela était le fruit de son imagination, qu'elle n'avait pas vraiment entendu de voix, qu'elle avait rêvé cette berceuse.

Elle rejoignit son lit d'un pas chancelant, s'assit, leva la jambe et observa sa blessure. Dieu merci, elle n'était pas aussi profonde que ce qu'elle avait cru.

Elle était seule dans sa chambre. Son cœur retrouva peu à peu un rythme normal.

La berceuse lui revint d'un coup :

*Douce nuit petite Thrá,
Que tes rêves soient beaux.*

Le frisson d'horreur qui la saisit alors était bel et bien réel.



Quelques mois plus tôt

Recherche enseignant au bout du monde.

Una relut l'annonce pour le moins singulière, assise à la table de la cuisine dans son petit appartement en sous-sol niché au cœur du quartier ouest de Reykjavík. Elle l'avait acheté quatre ans plus tôt, après avoir réuni avec difficulté de quoi constituer un apport. Sa famille – ou, plus précisément, sa mère – ne bénéficiant que de modestes ressources, elle n'avait pu compter que sur elle-même, comme d'habitude.

Toujours aussi vétuste que lors de son emménagement, la cuisine arborait un sol en linoléum jaune et des carreaux colorés sur les murs, tandis que le mobilier rouge vif et l'antique cuisinière blanche Rafha accusaient vingt ans de retard. En voyant cette pièce, difficile de croire qu'on était en 1985.

Heureusement, le café avait bon goût, rehaussé d'un trait de lait. Una avait commencé à en consommer lors de ses études, et depuis elle ne pouvait plus s'en passer.

Sa meilleure amie, Sara, était assise en face d'elle.

– Je ne sais pas, Sara, dit-elle avec un sourire forcé. Manifester un quelconque signe de joie était devenu

de plus en plus compliqué ces derniers temps. Son salaire de remplaçante dans une petite école de Kópavogur lui suffisait à peine, et la précarité de son poste l'angoissait constamment. Économisant chaque centime, elle ne pouvait s'autoriser le moindre plaisir. Elle mangeait du poisson, moins coûteux que la viande, au moins trois fois par semaine, et choisissait toujours celui qui était en promotion. À chaque fin de mois, elle regrettait de ne pas avoir terminé ses études de médecine, même si elle n'en aurait pas été plus heureuse. Elle avait supporté trois ans de dur labeur avant de se rendre compte qu'elle ne s'était inscrite que pour faire plaisir à son père, et qu'elle avait cherché à réaliser son rêve à lui plutôt que le sien. Jamais elle n'aurait pu travailler comme médecin, cela ne lui correspondait tout simplement pas. Durant ces trois années, elle avait validé chaque examen, obtenu d'excellents résultats. Mais là n'était pas l'essentiel. L'étincelle lui manquait.

– Je t'en prie, Una ! Tu te plains toujours de tes difficultés. Tu adores enseigner, et en plus tu es une vraie aventurière ! s'exclama Sara, de ce ton empreint d'optimisme qui la caractérisait.

Venue prendre le café ce samedi matin avec le journal sous le bras, elle avait montré l'annonce à Una, qui n'était pas abonnée – elle ne pouvait pas se le permettre. Le soir même, elles comptaient se retrouver chez Sara pour regarder en direct à la télévision un concert en soutien aux enfants africains victimes de la famine. Le programme, diffusé internationalement, était un véritable événement sur la chaîne publique, et Una, passionnée de musique, de danse et de fête, n'attendait que cela.

– C’est tellement loin, littéralement à l’autre bout du pays. On ne peut pas faire plus éloigné de Reykjavík !

Elle baissa de nouveau les yeux sur l’annonce.

– Skálar..., lut-elle. Je n’en ai jamais entendu parler.

– C’est minuscule. Ils disent qu’ils ont besoin d’un professeur pour un petit groupe d’élèves. Ils te logent même gratuitement ! Imagine tout l’argent que tu pourras mettre de côté ! J’ai vu un reportage sur ce hameau à la télé l’hiver dernier, je m’en souviens bien, il disait qu’on comptait dix habitants au dernier recensement, ce qui semblait beaucoup l’amuser.

– Quoi, dix habitants ? Tu plaisantes ?

– Non, c’était même pour ça que le journaliste y était allé. Je crois que c’est le plus petit village d’Islande. Tu n’auras sans doute qu’un élève ou deux.

Au début, Una avait considéré cette proposition comme une blague, mais peut-être n’était-ce pas une si mauvaise idée ? Peut-être était-ce là l’occasion tant rêvée ? Elle n’avait jamais projeté de vivre à la campagne, ayant grandi dans un quartier résidentiel de la capitale où son père, médecin, avait construit presque entièrement de ses mains un petit pavillon individuel. Elle y avait vécu une enfance assez heureuse. Elle se revoyait jouant avec ses amies dans les rues gravillonnées de ce quartier encore en plein développement. Jusqu’au drame.

D’une certaine manière, cela avait été comme grandir dans un petit village, même s’il ne comptait pas dix habitants. Les souvenirs qu’elle gardait de ce lieu demeuraient vifs et lumineux.

Sa mère et elle avaient fini par partir. Quelqu'un d'autre avait pris leur place dans cette maison, et peu importe de qui il s'agissait, Una n'y remettrait jamais les pieds. Mais ce hameau, Skálar, touchait une corde sensible en elle. Elle avait besoin de changer d'environnement.

– Ça ne coûte rien de postuler, finit-elle par dire, presque malgré elle.

Elle s'y voyait déjà : repartir à zéro au cœur de la nature, savourer cette proximité avec l'océan. Elle songea alors qu'elle ne savait même pas si le village se trouvait en bord de mer – mais c'était fort probable, sur une île où seules les côtes étaient habitables.

– Si c'est sur la péninsule de Langanes, ça doit être au bord de la mer, non ?

– Bien sûr, répondit Sara. D'ailleurs, l'essentiel de l'activité est un petit port de pêche. C'est plutôt charmant, non ? Vivre à la marge, mais en même temps pas tout à fait seul.

Un village de dix personnes qui se connaissaient toutes. Ne serait-elle pas une intruse ? Peut-être était-ce justement ce dont elle avait besoin, l'isolement sans la solitude. Échapper au tumulte de la ville, à cette routine où son salaire servait surtout à rembourser son emprunt ; pas vraiment de vie sociale, pas d'amoureux, la seule amie avec laquelle elle gardait contact était Sara.

– Oh, je ne sais pas. On ne se verra jamais, au mieux très rarement.

– Ne dis pas de bêtises. On se rendra visite régulièrement, répliqua Sara avec douceur. En fait, j'hésitais à te montrer cette annonce à cause de ça. Je ne veux pas te perdre. Mais je pense vraiment que ce serait parfait pour toi, pendant un an ou deux.

Recherche enseignant au bout du monde. L'honnêteté du titre charmait Una. Au moins, on ne cherchait pas à dissimuler le défi que représentait ce poste. Elle se demanda combien de personnes allaient répondre à l'annonce. Peut-être serait-elle la seule, si toutefois elle se décidait ? Il fallait bien avouer que rien ne la retenait en ville. Certes, il y avait Sara, mais elles n'étaient pas aussi proches qu'elles le prétendaient. Son amie avait commencé à se construire une famille, avec son mari et son enfant, et le temps qu'elle consacrait à cette vieille amitié ne faisait que diminuer. Elles s'étaient connues au lycée, et peu à peu la vie les avait éloignées. Una s'était dit que le temps d'une soirée, tout serait comme avant : elles regarderaient le concert à la télévision en buvant de délicieux cocktails, elles feraient la fête jusqu'au bout de la nuit. Mais en réalité, peut-être que Sara cherchait à se débarrasser d'elle en lui montrant cette annonce. Peut-être qu'au fond, elle était lasse de cette relation. Alors passer un an à Langanes sans revoir Sara, était-ce vraiment inenvisageable ?

Le pire était sans doute de devoir abandonner sa mère. Cependant, à cinquante-sept ans, celle-ci avait une santé de fer et avait refait sa vie depuis longtemps. Elle n'avait pas besoin que sa fille soit présente au quotidien. Una ne s'était jamais vraiment entendue avec son beau-père, mais toutes deux restaient très proches, elles avaient traversé tant d'épreuves ensemble.

– Je vais y réfléchir, conclut-elle. Je peux garder le journal ?

– Bien sûr, fit Sara en se levant après avoir terminé sa tasse. Je dois filer, mais on se voit ce soir. Ça va être sympa, une soirée entre filles !

Una eut soudain la sensation d'être seule au

monde. Déménager, faire de nouvelles rencontres aurait sans doute un effet bénéfique sur elle. Sortir des sentiers battus, suivre son instinct et vivre une aventure excitante.

– Tu me promets de ne pas passer à côté de cette occasion ? insista Sara. Je suis certaine que tu y trouveras ton compte.

– Promis, répondit Una avec un sourire.

C'était une journée d'août étonnamment belle. La température était plutôt clémente, pas de vent, et le soleil faisait même une timide apparition de temps à autre.

Généralement, Una n'aimait pas ce mois-là, lorsque la nuit recommençait à tomber après la clarté perpétuelle des mois précédents, mais cette fois la situation était différente. Se tenant sur les marches de l'immeuble où sa mère vivait avec son mari à Kópavogur, elle songea qu'elle n'aurait jamais pu habiter dans un endroit pareil, aussi froid que mal entretenu. Elle préférait son petit appartement du quartier ouest de Reykjavík, même s'il était en sous-sol. Elle le louait désormais à un jeune couple avec un bébé.

Sa mère l'avait raccompagnée dehors après leur café. Le moment était venu de se dire au revoir.

– Nous viendrons te rendre visite, ma chérie, ne t'inquiète pas. Et puis, ce n'est que pour un an, non ?

– Une année scolaire, oui, répondit-elle. Vous serez toujours les bienvenus.

Façon de parler : sa mère serait la bienvenue, mais quelque chose chez son second mari – entré dans

leurs vies plusieurs années auparavant – avait toujours dérangé Una.

– Tu vas t’arrêter quelque part en route ? demanda sa mère. C’est affreusement loin. Il faut que tu fasses une pause, c’est dangereux de conduire quand on est fatigué.

– Je sais, maman, soupira Una.

La sollicitude de sa mère était parfois un peu écrasante. Elle avait juste besoin de respirer, de prendre son envol. Quelle meilleure solution que de devenir enseignante dans un village si petit qu’il méritait à peine ce qualificatif ? Dix âmes, pas plus. Comment une société de cette taille pouvait-elle fonctionner ?

Ce serait une expérience enrichissante, revigorante autant pour son esprit que pour son corps. Una n’avait pas eu de difficulté à obtenir le poste. Elle avait appelé le numéro inscrit sur l’annonce quelques jours après la visite de Sara. Une femme d’un âge indéterminé, entre trente et quarante ans à en juger par sa voix, lui avait répondu et expliqué qu’elle siégeait au sein de la commission scolaire de la municipalité à laquelle le hameau appartenait.

– Ça me fait plaisir d’entendre que quelqu’un est intéressé. Pour tout vous dire, personne d’autre n’a postulé.

Una lui avait retracé en détail son parcours universitaire et son expérience professionnelle.

– Mais pourquoi voulez-vous venir vivre ici ? lui avait alors demandé la femme.

Una était d’abord restée silencieuse. Les prétextes ne manquaient pas : échapper à l’existence monotone qu’elle menait en ville, échapper à Sara, ou pour être plus exacte laisser Sara en paix quelque temps, se

séparer un peu de sa mère – et surtout de son beau-père –, enfin changer d’environnement. Mais la véritable raison n’était pas aussi claire.

– J’ai juste envie de connaître la vie autrement qu’à la ville, avait-elle finalement répondu à son interlocutrice.

Elle n’avait pas immédiatement obtenu le poste, mais de toute évidence, ses chances étaient bonnes. Avant de raccrocher, elle avait demandé :

– Combien d’élèves aurai-je ?

– Deux, seulement. Deux fillettes de sept et neuf ans.

– C’est tout ? Vous avez vraiment besoin d’un professeur ?

– Oui, on ne peut pas faire des allers-retours quotidiens vers une autre école, surtout en hiver. Mais ce sont deux petites filles adorables.

Ainsi son voyage allait-il démarrer, à Kópavogur, au petit matin. Une année scolaire à la campagne, sur la péninsule de Langanes, parmi des inconnus, avec une classe composée de deux élèves. C’était risible, un travail presque trop facile pour accepter un salaire complet. Mais en fait, elle avait hâte.

La femme avec qui elle s’était entretenue au téléphone, Salka, lui avait semblé sympathique.

Peut-être que ce petit village l’accueillerait à bras ouverts.

Peut-être tomberait-elle amoureuse de la nature environnante et de ses habitants, au point de s’y installer de manière permanente...

Una revint à elle tandis que sa mère lui donnait un petit coup de coude et lui reposait la même question, à laquelle elle avait pourtant déjà répondu :

– Ce n’est que pour un an, n’est-ce pas ?

– Oui, maman. Je n’ai aucune envie de vivre aussi loin de Reykjavík à long terme.

– Eh bien. J’ai la sensation que mon oisillon prend enfin son envol.

– Voyons, maman, ça fait longtemps que j’ai quitté la maison.

– Mais tu n’as jamais été bien loin, ma chérie, nous avons toujours été là l’une pour l’autre... J’espère que ce ne sera pas trop dur pour toi là-bas, toute seule, sans pouvoir venir me voir et parler de... parler du passé.

Sa mère sourit. Una soupçonnait qu’elle décrivait sa propre peur, que cette séparation serait plus difficile qu’elle ne l’avait prévu.

Elle la serra fort contre elle, et toutes deux se regardèrent un instant en silence.

Il n’y avait plus rien à dire.

Jamais il ne se serait cru capable de tuer un homme. Jamais il ne l'avait envisagé, en dépit de ce qu'on disait de lui. Il nourrissait d'ailleurs sciemment cette mauvaise réputation, pour conserver une certaine aura, susciter un respect mêlé de crainte. On le pensait sans doute capable du pire, peut-être le soupçonnait-on même d'avoir déjà commis un meurtre. Et oui, plus d'une fois dans sa vie il avait dû recourir à la violence. Il savait se battre, même s'il n'en avait pas forcément l'air.

Mais aujourd'hui, il avait tué.

Un effet singulier ; un afflux d'adrénaline avait traversé son corps, comme si plus rien ne lui était impossible. Il avait ôté la vie, regardé un être humain pousser son dernier soupir tout en étant conscient qu'il aurait pu le sauver.

Emportant son fusil à canon scié, il avait rendu visite à la victime – qui n'avait pourtant rien d'une victime – en fin de soirée, tandis que dehors tout était sombre, froid et humide. Il avait frappé de puissants coups à sa porte, sans craindre que quelqu'un l'entende aux alentours : la maison était en cours de construction, la seule à demi terminée dans une jungle bétonnée

encore déserte, pas un témoin à proximité. Sachant visiblement ce qui l'attendait, l'homme avait aussitôt lancé les hostilités. Il avait envisagé de le flinguer immédiatement, mais à l'origine son arme devait servir à menacer, pas à tuer. Tirer sur quelqu'un, c'était trop salissant.

Alors, d'un geste vif il avait retourné son fusil et utilisé la crosse pour assommer le type. Après ça, il l'avait achevé à mains nues.

Et ça n'avait pas été difficile.

Pas tant que ça. Il fallait le faire, il n'avait pas d'autre choix.

Maintenant, cette ordure gisait par terre, dans le salon. Il devait déplacer le corps, s'en débarrasser. C'était sa mission de la soirée.

Il resta un instant figé, observant le cadavre inerte tandis qu'il prenait conscience de la situation. À présent rien ne serait plus pareil, il avait franchi la limite, commis un acte dont on ne revenait pas. Il devrait apprendre à vivre avec. Évidemment, il comptait bien s'en tirer – pas d'autre choix. Le peu de gens au courant de sa visite nocturne étaient complices, c'étaient eux qui lui avaient demandé de régler le problème. La police ne lui faisait pas peur tant qu'il réussissait à se débarrasser du cadavre. Les inspecteurs du coin n'avaient pas une grande expérience de la vraie criminalité. On l'interrogerait sûrement sur les liens qui l'unissaient à la victime, peut-être le soupçonnerait-on même quelque temps, mais ça, il pouvait s'en accommoder. Il suffisait de ne pas laisser de traces, en particulier des empreintes.

Heureusement, le sang n'avait pas coulé et il faisait sombre – les ténèbres étaient quasi constantes

en cette fin novembre. Il avait juste à transporter le corps jusqu'à sa voiture et à trouver un bon endroit où l'abandonner. Quelques idées lui venaient déjà. Il aurait sans doute besoin d'un coup de main.

L'espace d'une seconde, il se demanda si ce type manquerait à quelqu'un. Ses parents étaient-ils toujours en vie, avait-il des frères et sœurs ? En tout cas, ce sale traître n'avait pas beaucoup d'amis. Non, réflexion faite, il ne manquerait à personne.

Quelqu'un sonna alors à la porte.

Après avoir roulé pendant des heures, Una soupira de soulagement en voyant apparaître le panneau de Thórshöfn, au pied de la péninsule de Langanes, même s'il lui restait encore une bonne distance à parcourir avant d'en atteindre l'extrémité.

Elle acheta un rafraîchissement dans une petite épicerie du village portuaire et en profita pour consulter sa carte. Elle devait aller presque tout au bout à l'est, jusqu'au cap de Fontur, afin de rejoindre le hameau de Skálar.

Elle se remit rapidement en route, un peu hésitante, plus tout à fait sûre de vouloir arriver à destination. Il n'était pas encore trop tard pour faire demi-tour.

Sa vieille Toyota Starlet jaune peinait sur le sentier caillouteux qui serpentait au cœur d'un paysage désertique, essentiellement constitué de roche et d'herbes sauvages. Seule une jolie petite église de campagne avait brisé la monotonie des lieux quelque part en chemin. C'était dans cette région qu'un ours polaire s'était échoué lors du grand hiver de 1918, particulièrement rigoureux. Il avait failli causer un carnage, d'après ce que lui avait raconté

Sara, qui tenait cette histoire d'un reportage vu à la télévision.

La route longeait la mer et des amas de bois flotté que personne n'avait daigné ramasser parsemaient la côte. Ici et là, on apercevait également quelques cygnes chanteurs. Plus Una avançait, plus l'état de la chaussée empirait, ce qui n'était pas pour la rassurer. Elle avait beau tenter d'éviter les plus gros nids-de-poule, elle finit par en heurter un particulièrement profond. Certaine que son pneu avait éclaté, elle coupa le moteur et se prépara à sortir sa roue de secours. Constatant avec soulagement qu'il avait résisté, elle profita de cette courte pause pour inspirer l'air marin et regarder sa carte à nouveau, afin de s'assurer qu'elle ne s'était pas perdue.

Tout doucement, elle reprit son chemin, déterminée à ne pas rencontrer le moindre problème si près du but. Elle aperçut bientôt une étroite pointe, sans doute le fameux cap de Fontur qui ouvrait sur la mer, d'une ampleur étourdissante. Un peu plus loin, elle arriva à un croisement – Fontur à gauche, Skálar à droite – et fut soudain prise d'un vertige. *Je ne veux pas vivre ici*, songea-t-elle. Mais elle n'allait tout de même pas abandonner maintenant.

Tandis qu'elle approchait de Skálar, le brouillard s'abattit d'un coup sur le paysage alentour, effaçant la frontière entre le ciel et la terre, la projetant au cœur d'une insaisissable toile de maître. Sa destination semblait de plus en plus lointaine alors qu'elle se dirigeait vers le néant, où le temps n'avait plus de prise. Peut-être était-ce justement ce qui l'attendait : un lieu où le temps ne voulait plus rien dire, où le jour et l'heure n'avaient aucune importance, où les gens ne faisaient qu'un avec la nature.

Elle finit par atteindre le hameau perdu dans les brumes. Una se sentait comme l'héroïne d'un conte lugubre, rien ne lui paraissait réel. Tout bien réfléchi, sa propre décision n'avait rien de normal – tout lâcher et accepter de passer un an à la lisière du monde habitable. Elle se secoua ; il fallait qu'elle prenne sur elle, ce n'était qu'une première impression, aucune raison de s'y fier.

Elle passa devant une ferme qui surplombait le village mais qui, d'après Sara et le reportage télévisé, en faisait partie. Una discernait à présent quelques maisons à travers l'épais brouillard – un décor de ville fantôme. Ce lieu-là était néanmoins bel et bien habité, et elle avait la sensation qu'on l'observait, que çà et là les gens soulevaient discrètement leurs rideaux pour apercevoir l'inconnue.

Ce n'est qu'un effet de la brume, se dit-elle avec détermination. Comme cette impression que plus personne ne vivait là depuis des années, que tout le monde était parti. C'était déjà arrivé, des villages entiers qui se volatilisaient. Le poisson disparaissait, les gens avec. Mais ces dix âmes-là tenaient le coup, et elle venait s'y ajouter. Hors de question, toutefois, de s'éterniser. Une année scolaire, puis elle retournerait chez elle, riche de cette expérience, après avoir retrouvé un parfait équilibre dans sa vie.

Elle se gara à côté d'un petit groupe de véhicules stationné à la sortie du hameau piétonnier. Salka lui avait décrit en détail sa maison : une bâtisse blanche de deux étages du début du siècle, située à quelques pas du parking. Il était prévu qu'Una s'installe sous les combles. Elle ne donnait pas directement sur le front de mer, comme cela semblait être le cas de la